

RÉSISTANCE

La résistance intérieure naquit dès l'armistice et, reconnaissons-le, à dose homéopathique ; il est juste de dire que les peu nombreux résistants « du début » l'étaient sans doute moins par le privilège d'une clairvoyance supérieure que :

- par réaction instinctive contre l'occupant,
- par haine de l'Allemand,
- par attachement à la personnalité du Général de Gaulle,
- et autres facteurs sentimentaux.

Elle ne prit sa forme directement efficace que par l'intégration progressive d'initiatives multiples et, à l'origine, non coordonnées.

Encore qu'il soit bien impossible de dresser le tableau fidèle et complet de la Résistance — qui fut un complexe, une mouvance et une progression — le schéma ci-joint et son commentaire tendent à en dégager les grandes lignes.

ZONE DITE LIBRE

Il est clair que ses organisations de résistance ayant pu se former, au départ, à « ciel ouvert » présentèrent jusqu'au début de 1943 un caractère assez différent de celles de la zone occupée, astreintes à la clandestinité totale, les communications inter-zones étant, en outre, fort incommodes.

Depuis, dans le sein même de l'Armée de l'Armistice s'étaient développées en 41 et 42 — dans l'ignorance totale ou partiellement feinte de Vichy — des organisations tendant :

- d'une part, à soustraire à l'occupant du matériel militaire (service de camouflage de matériel),
- d'autre part, à conserver et à maintenir « en prise » les cadres des formations dissoutes pour en permettre la reconstitution éventuelle.

Il s'agissait, en somme, de l'organisation d'une remobilisation éventuelle sur le plan du matériel et du personnel.

L'invasion de la zone libre en novembre 42 mit fin

à ces travaux de préparation militaire, d'ambition peut-être un peu puéride, supposant une complicité de principe des pouvoirs publics au fameux jour J.

La faillite de cette entreprise eut au moins la vertu de mettre en évidence qu'il ne pouvait être fait œuvre de Résistance en collusion avec Vichy.

L'occupation de la zone Sud, mit également fin à une équivoque. (Pour la renaissance française, il eût été tout à fait souhaitable qu'une occupation totale de la France trouvât, dès la défaite, son signe dans la présence d'un gauléiter à Paris.)

Cette équivoque étant bannie, la puissance russe s'accusant, la présence des alliés en Afrique du Nord donnant de nouvelles possibilités de communication avec la Résistance extérieure (et déterminant aussi des vocations jusqu'alors hésitantes) la structure de la Résistance intérieure s'accuse et s'amplifie.

C'est ici qu'il faut faire apparaître le C.N.R. (Conseil National de la Résistance).

C.N.R.

Le C.N.R. consacrait l'union pour la Résistance :

à travers les partis politiques :

- Démocrates-chrétiens,
- Communistes,
- Alliance démocratique,
- Socialistes,
- Fédération républicaine,
- Radicaux-socialistes,

les deux organisations syndicales majeures :

- C.G.T.,
- C.F.T.C.

et les mouvements de résistance proprement dits :

O.C.M. (Organisation civile et militaire),
C.D.L.R. (Ceux de la Résistance),
C.D.L.L. (Ceux de la Libération),
Libération-Nord,
F.N. (Front National),
Combat,
Franc-Tireur,
Libération-Sud,

d'éléments très divers quant aux appartenances politiques et sociales.

Congrès de la Résistance, il fut en outre, en quelque sorte, le gouvernement clandestin de la France occupée : réplique pour la métropole envahie du gouvernement provisoire d'Alger.

Son action s'exerçait par des comités dont celui qui s'applique à l'objet de cette étude : le C.O.M.I.D.A.C. (puis C.O.M.A.C.) Comité des Affaires Militaires.

C.O.M.A.C.

La mission de ce dernier était de coordonner et de diriger les diverses organisations paramilitaires de la Résistance :

— certaines directement issues de l'Armée :

A.S.,
O.M.A.,
O.R.A.

Résistance du Service de Santé.

— d'autres issues des mouvements de résistance :

F.N. (F.T.P.F. Francs-Tireurs Partisans),
Libération-Nord,
C.D.L.R.,
C.D.L.L.,
O.C.M.,
Voix du Nord,
Défense de la France,
Combat,
Libération,
Franc-Tireur,
France au combat

C.F.L.
A.S.

Zone Sud.

— d'autres — d'importance très variable — nées d'une initiative individuelle ou du groupement — sans préoccupation politique — de résistants ayant subi les mêmes épreuves :

Ardents,
M.N.P.G. Prisonniers de Guerre.

Latéralement s'y rattachaient les organisations de Résistance au sein des pouvoirs publics :

Résistance Fer,
— P.T.T.,
— Police,
— Métro — T.C.R.P.,
— C.P.D.E.,
— Pompiers,

etc...

et celle constituée parmi les cadres des grandes entreprises :

U.C.I.F.

(Union des Cadres de l'Industrie française),

établissant ses ramifications au sein des divers compartiments :

Energie électrique,
Chimie,
Mécanique,
Electricité, etc.

Cette intégration des éléments paramilitaires de la Résistance comportait en outre celles de groupes sporadiques, ressortissant à des initiatives locales très diverses et dont les troupes étaient faites en grande partie de réfractaires au S.T.O.

Il n'en est donné ci-dessous que quelques exemples excluant toute hiérarchie de mérite et toute légitimité d'élimination.

Groupement Vény,
Maquis du Vercors,
Régiment Lyautey,
Bataillon Bir-Hakeim,
Régiment R.A.C.
Régiment Armagnac,
Maquis Dordogne,
Maquis Montagne Noire,
Groupement Sirocco.

Ces formations, à structure purement militaire, rigoureusement clandestine, étaient contrôlées et alimentées par le service national maquis.

Il faut noter en outre, dans une position un peu latérale (comparable à celle de l'U.C.I.F.) par rapport aux F.F.I., de l'A.O. (action ouvrière) constituée du M.O.F. (mouvement ouvrier français) et du M.O.I. (mouvement ouvrier international) participant actif à l'Action Immédiate, à qui on ne saurait refuser le caractère militaire.

Enfin, les Milices patriotiques, organisées en juin 1944, tant sur le plan local que sur celui de l'entreprise, constituaient des F.F.I., à la fois l'auxiliaire et la réserve, précisant l'immense complicité de la population sans quoi, dès avant, les F.F.I. n'auraient guère pu poursuivre leur action — ni même subsister.

ETAT-MAJOR NATIONAL F.F.I.

Le moyen de commandement du C.O.M.A.C. sur tous ces éléments fut l'Etat-Major National des Forces Françaises de l'Intérieur (E.M.N. F.F.I.) qui dut, de janvier à août 1944, fédérer, unir et organiser l'ensemble complexe défini ci-dessus (d'ailleurs fragmentairement) à travers les difficultés qu'on imagine — quelque peu aggravées par la haute fréquence imposée au renouvellement des titulaires de postes par l'activité de la Gestapo.

Comportant les bureaux du type classique 1°, 2°, 3°, 4°, un service de liaison très étoffé — et, naturellement toujours en cours de réédification — il put aboutir à pourvoir les commandements territoriaux, eux-mêmes gros consommateurs de titulaires. (C'est un des titres de gloire de la Résistance que l'E.M.N. F.F.I. ait toujours trouvé des hommes pour les postes les plus menacés.)

La structure territoriale du commandement F.F.I. est donnée (régions et sous-régions) par la carte ci-contre.

DELEGATION MILITAIRE D.M.N.

De même qu'auprès du C.N.R. existait la délégation du gouvernement provisoire, près le C.O.M.A.C. était mandatée, par le général Koenig, chef des Forces Françaises de l'Intérieur à Londres, la délégation militaire.

En accord avec l'E.M.N. F.F.I., elle établit ses connexions avec les commandements territoriaux F.F.I.

La délégation militaire constituait à l'E.M.N. F.F.I. et aux délégués de celui-ci (Cdts de Région, Chefs départementaux) :

— le moyen de communication avec le commandement F.F.I. de Londres :

transmissions d'ordres et de directives issus des thèmes, stratégiques de l'E.M. interallié,

un pourvoyeur de moyens :

transmission,
armes, munitions,
argent.

CONCLUSION

Si dans la pratique courante tel des associés à la résistance militaire :

C.O.M.A.C.,
E.M.N. F.F.I.,
D.M.N.,

put ne pas correspondre à tout instant et avec une absolue rigueur à la fonction dévolue (et pour cause) il demeure, qu'en gros, le fonctionnement fut tel qu'il est défini, et l'efficacité collective toujours garantie :

— le C.O.M.A.C. point d'articulation entre le Politique et le Militaire, composé qu'il était d'un mandataire des mouvements zone Nord, d'un mandataire des mouvements zone Sud et d'un mandataire des F.T.P.F., à défaut d'exercer un commandement parfaitement strict, put effectivement donner à l'ensemble les impulsions majeures.

— l'E.M.N. F.F.I., dont la composition même constituait la « palette » des mouvements, menant son action dans un esprit très général (pensant F.F.I. au delà des mouvements) n'en demeurait pas moins en connexion étroite avec ces derniers.

L'efficacité de son action en fut grandement accrue sur le double plan :

du choix des hommes,
de la transmission des directives,

— la D.M.N. — point d'articulation elle-même — s'efforça d'établir la compatibilité constante entre Résistance extérieure et Résistance intérieure :

L'une à qui la connaissance du « climat » interallié pouvait faire méconnaître la réalité du potentiel F.F.I.

L'autre que sa fougue — issue en grande partie des éléments populaires — pouvait porter à négliger certaines contingences.

7/12/45.

1940



1945

LA
FRANCE COMBATTANTE
ET RÉSISTANTE

HISTOIRE DES F. F. I. DU MORBIHAN

RÉSUMÉ

LES ORIGINES

Pas un département français n'a donné aux Forces armées de la Résistance un contingent aussi élevé que le Morbihan. Les Forces Françaises de l'Intérieur du Morbihan étaient fortes de 12.000 hommes. Il ne s'agit pas ici d'un chiffre théorique « sur le papier » : après avoir procédé à la démobilisation des classes anciennes et des inaptes, 9.180 hommes sont restés dans les rangs de la 19^e D.I. et se sont liés à l'armée par un contrat d'engage-

ment. C'est de beaucoup le chiffre le plus élevé qui fut enregistré.

Dès le honteux armistice, la Résistance s'est affirmée dans tout le département. Chacun travaillait dans un petit groupe et, les liaisons n'existant pas, beaucoup ignoraient le travail accompli par leurs camarades.

En septembre 1940, un capitaine F.F.I. qui s'est illustré par la suite sous le nom de « Cadoudal », prévoyant la reprise de la lutte contre le Boche, commençait à grouper autour de lui des sous-officiers et soldats organisés en sections.

En 1941, des groupes actifs qui devaient devenir les premiers éléments F.T.P.F., sabotaient les installations et les ateliers de l'arsenal de Lorient.

En décembre 1942, un agent du B.C.R.A. était parachuté sur l'étang de Ploërmel. Il était chargé de rechercher des terrains de parachutage et de recevoir des armes destinées à la Résistance. Sa mission fut brillamment exécutée grâce à l'aide enthousiaste qu'il a rencontrée chez tous ceux qu'il a pressentis. Un grand nombre de ses agents ont payé de leur vie leurs courageux exploits.

Divers mouvements de résistance ont pris naissance et, en règle générale, les patriotes ont adhéré aux premiers mouvements qui les ont pressentis sans se préoccuper de leur origine ou de leur orientation politique.

Il faut arriver en décembre 1943 pour voir la première tentative de fusion des organisations militaires de la Résistance. L'Armée Secrète de la Résistance (A.S.) fut créée. Tous les mouvements acceptèrent de fusionner au sein de l'A.S. à l'exception des F.T.P. et de l'O.R.A. qui acceptaient le principe mais désiraient conserver une autonomie de commandement. Le 20 décembre 1943, le général Audibert, qui avait reçu le commandement de la Région Ouest, donna, d'accord avec Londres, le commandement de l'Armée Secrète du Morbihan au Commandant Morice qui avait succédé au Commandant Guillaudot au poste de chef départemental de la « France Combattante ».

En mars 1944, les Forces Françaises de l'Intérieur étaient créées, elles groupaient toutes les organisations de Résistance : A.S., F.T.P.F., O.R.A.

Le Lieutenant-Colonel Morice, assisté d'un Etat-Major où étaient représentées toutes les organisations, exerçait son commandement sur six bataillons totalisant un peu plus de 7.000 hommes.

La fusion a été totale, la fraternité d'armes complète, le département a donné l'exemple d'une union parfaite dans la haine commune de l'envahisseur.

PREMIERS COMBATS

Des engagements eurent lieu dans tout le département entre groupes armés de patriotes et détachements de l'armée d'occupation.

A Baud, un groupe de jeunes, attaqué par des forces très supérieures en nombre, réussit à décrocher après avoir tué l'officier

allemand qui commandait le détachement et le traître qui le conduisait.

La forêt de Camors et les bois de Lanouée furent à maintes reprises le théâtre de combats sanglants. Le chef du 3^e bureau de l'Etat-Major, le Capitaine Devillers, *alias* Michel, et Jean Kessler, *alias* Jim, qui tous deux provenaient des Francs-Tireurs et Partisans français, furent tués dans une rencontre après avoir combattu jusqu'à l'épuisement de leurs munitions.

Dans tous ces engagements, les prisonniers et les blessés furent sauvagement massacrés par les Allemands, et les cultivateurs qui avaient aidé nos soldats furent l'objet de traitements odieux.

Le palmarès des déraillements exécutés dans le Morbihan est particulièrement brillant, depuis la fin de 1943, les attentats contre les voies ferrées se sont succédé sans arrêt jusqu'à la libération.

Les F.F.I. du Morbihan ont été désignés par Londres pour faire sauter les voies ferrées de Bretagne dans la nuit du 6 au 7 mai, les coupures furent maintenues plusieurs jours, une trentaine d'Allemands furent tués au cours de cette opération, nos pertes furent de 22 hommes.

L'ARMEMENT

L'armement des unités était précaire, les seules armes dont disposaient les F.F.I. étaient celles reçues par le chef de la mission M.A.B. Presque pas de fusils, ni de F.M., sauf des armes récupérées, par contre le département disposait environ de 400 mitraillettes Sten, de 150 pistolets de modèles divers, de 4.000 grenades et d'un tonnage relativement important d'explosifs. La répartition des armes avait été faite par sections, mais il avait été impossible d'armer plus de 10 compagnies. Il ne pouvait être question d'envisager des opérations importantes dans ces conditions.

A la veille du débarquement, notre armement était des plus réduit et nous étions parmi les plus favorisés, les autres départements bretons n'avaient rien ou presque rien.

Le 4 juin, nos postes avaient reçu les messages conventionnels annonçant le débarquement : « Les dés sont sur le tapis » (plan vert). « Il fait chaud à Suez » (plan rouge).

Deux missions nous étaient confiées : destruction de voies ferrées (plan vert), opérations de guérillas (plan rouge). Malgré la faiblesse des armements, le commandant F.F.I. avait pris l'engagement d'exécuter les plans prévus. Mais un événement inattendu devait modifier complètement notre situation.

LE DEBARQUEMENT

Dans la nuit du 5 au 6 juin, un détachement de parachutistes français atterrit dans les environs de Plumelec, il appartient au 4^e Régiment de Chasseurs parachutistes français et est commandé par le Lieutenant Marienne. Sa mission est de prendre contact avec la Résistance et de procéder à des destructions sur les arrières ennemis. Ce détachement fut lâché au hasard, ce qui est invraisemblable, car le département disposait de nombreux terrains de parachutage, tous homologués, pouvant être alertés par une phrase conventionnelle et disposant tous d'une équipe de réception. Le détachement fut attaqué au sol, 2 soldats furent tués, mais le chef du détachement réussit à s'échapper avec 2 officiers et 4 hommes. Ils furent recueillis par des fermiers des environs, mis en contact avec les chefs locaux de la Résistance et conduits au P.C. du commandement F.F.I. L'accueil fait par les F.F.I. à ces glorieux soldats des Forces Aériennes Françaises Libres, fut délirant d'enthousiasme, aucun de nous n'oubliera ces souvenirs.

Parachutés en Bretagne avant l'heure du débarquement allié, ils incarnaient à nos yeux toute la gloire de la France Libre, anciens combattants de Syrie, de Bir-Hakeim, de Tunisie, ils évoquaient les noms prestigieux que nous entendions chaque soir depuis de longs mois.

De leur côté, ils voyaient en nos maquisards, la vraie France Résistante, telle qu'ils espéraient la retrouver, en laquelle beaucoup de nos Alliés n'osaient croire. Jamais union ne fut aussi parfaite que celle qui régna aussitôt entre parachutistes et F.F.I. Pour beaucoup d'entre eux, hélas ! cette union devait se poursuivre dans la mort.

Le Lieutenant Marienne adressa immédiatement par radio le message suivant au Colonel commandant le régiment :

« Pierre I — Indicatif 101 — Confirme message adressé par Commandant F.F.I. — Confirme chiffres 10 compagnies faiblement armées sur 25 — Envoyez urgence tous officiers disponibles, troupes et matériel, en particulier Bren Gun. Votre présence ici indispensable urgence. Suis enthousiasmé par organisation et ses immenses possibilités. Serons fortement installés et défendus... Confirmons D.Z. (terrain). Convient également pour planeurs. Vous attendons nuit de D + 3 à D + 4. Serez guidés par Eureka. Terrain balisé et défendu. Lettre de reconnaissance convenue... Avons grosses réserves vivres et cheptel, sauf farine. Envoyez urgence essence, matériel sanitaire et uniformes avec si possible identité. Attendons confirmation de votre arrivée... Signé Pierre I. Marienne. »

Ce message fut suivi d'un deuxième :

« Pierre I — Indicatif 101 — Confirme message adressé hier soir au Commandant Bourgoïn. Situation rétablie de prodigieuse façon malgré des mauvaises arrivées. Ai retrouvé Pierre II et Fernand. Ai pris contact avec Résistance. Suis au Quartier Général. Gros succès. 3.500 hommes en formations, régulières vous attendent. Votre présence ici indispensable. Vous donnerai peut-être détails dans journée. Confirme D. Z. sera gardé par 500 hommes la nuit de votre arrivée. Confirmez arrivée. Urgence matériel et hommes: »

Le P.C. de commandement était établi à la ferme de la Nouette près du village de Saint-Marcel, à côté du terrain de parachutage Baleine homologué par le B.O.A. Le 2^e Bataillon F.F.I. du Morbihan avait pris position autour du terrain, la Compagnie de transport, le service sanitaire et l'équipe du B.O.A. avaient rallié le P.C. Le commandement interallié décida d'établir une base d'opérations dans le Morbihan. Le Lieutenant-Colonel Bourgoïn, commandant le 4^e Régiment de Chasseurs parachutistes français atterrit à Saint-Marcel dans la nuit du 9 au 10 juin, son arrivée devait modifier complètement la situation des Forces Françaises du Morbihan. Les parachutistes apportaient des possibilités illimitées d'armement, des cadres d'élite et l'appui de la R.A.F. qui devait se révéler particulièrement efficace.

LA LEVEE EN MASSE

Les différents bataillons rallièrent Saint-Marcel par petits détachements pour recevoir leur armement. Huit mille hommes environ y furent armés par des parachutages massifs. L'armement était anglais et comprenait des pistolets, des mitraillettes, des fusils, des fusils mitrailleurs, des mortiers de trois pouces, des antichars, des mines et des grenades. Quatre Jeeps équipées chacune de 4 mitrailleuses Vickers, furent parachutées. Un matériel sanitaire important et des équipements furent reçus. Les bataillons armés étaient renvoyés dans leurs emplacements d'origine avec un détachement de parachutistes. Les officiers parachutistes, chefs de détachements, étaient munis d'un poste émetteur et pouvaient se faire parachuter directement un complément d'armement. Au cours du séjour au camp de Saint-Marcel, plus de 150 avions survolèrent le terrain, une nuit, 35 avions déversèrent 750 containers d'armes, 4 Jeeps armées et 50 hommes. Dans la région de Pontivy, 4 bataillons d'origine F.T.P.F. et 2 bataillons d'origine A.S. furent armés.

La composition des autres bataillons fut remaniée et en définitive 12 bataillons furent constitués, totalisant plus de 12.000 hommes.

Une mission importante avait été prévue pour les Forces Françaises du Morbihan et on peut révéler aujourd'hui qu'une opération de diversion était prévue sur la côte morbihannaise.

Pour différentes raisons cette opération fut différée par l'Etat-Major interallié et le commandement départemental en fut avisé dans la nuit du 17 au 18 juin. La dispersion des unités fut décidée.

LA BATAILLE DE SAINT-MARCEL

Le 18 juin au matin, deux voitures allemandes de patrouille franchirent un petit poste, les voitures furent détruites, les occupants tués ou fait prisonniers, à l'exception d'un seul, qui réussit à s'enfuir et à donner l'alerte. Les Allemands attaquèrent avec l'effectif d'une compagnie croyant ne rencontrer qu'une faible résistance. Ce premier détachement fut presque complètement anéanti par les armes automatiques. Dans la journée, les renforts allemands affluèrent de tous côtés, blindés légers et artillerie. Vers midi, le commandant des troupes aéroportées demanda le soutien de la R.A.F. ; l'après-midi, deux escadrilles de Mosquitos semaient la panique dans les convois allemands. Le décrochage fut décidé, une compagnie resta en couverture et, à minuit, un peu plus de 2.000 hommes, une dizaine de camions et quatre ambulances disparaissaient dans la nuit. Le bilan officiel de la bataille est le suivant : côté allemand 560 tués et un grand nombre de blessés, côté français 42 tués et une cinquantaine de blessés, dont une partie, repris par l'ennemi, furent massacrés.

La portée du combat fut immense. De Saint-Marcel, les liaisons avaient été prises avec tous les départements bretons. Les contacts furent conservés avec Londres par les équipes radios du Colonel Bourgoïn et les parachutages d'armes se poursuivirent sur nos différents terrains à une cadence qui ne s'est jamais ralentie. Quinze mille hommes environ furent armés par le 4^e régiment de Chasseurs parachutistes. Le dernier P.C. du commandement fut Sainte-Hélène, où vingt nouvelles Jeeps armées furent reçues par parachutage et sur planeurs.

LES COMBATS DE LA LIBERATION

Les Allemands disposaient en Bretagne, le 20 juin 1944, de deux corps d'armée : le 25^e C.A., à Pontivy (Général Fahrenbacher) ; le 74^e C.A., P.C., à Guingamp (Général Koltitz).

Quatre divisions : la 543 D.I., P.C. à Landerneau ; la 265^e D.I., P.C. à Redon ; la 275^e D.I., P.C. à Quimperlé et la 2^e D.I. parachutiste, P.C. à Landivisiau ; les troupes de l'armée de terre et de la marine de défense des places de Lorient et de Brest, soit un effectif total voisin de 150.000 hommes.

Empêcher tout mouvement aux isolés, harceler les convois, retarder par des destructions tout déplacement de troupe, tel fut la mission dont furent chargées les Forces Françaises de l'Intérieur du 20 juin au 1^{er} août 1944. Elle fut remplie malgré de terribles représailles, des tortures, des fusillades, des incendies. L'Allemand fut traqué dans les villes ou centres importants, tout mouvement se heurtait à des sabotages et à des destructions qui bloquaient les convois et les livraient aux coups de l'aviation alliée immédiatement alertée. Jusqu'au jour de la Libération, pas un train n'a circulé librement dans la région de Bretagne.

Assaillis de tous côtés, les Allemands ne purent opérer de concentrations d'effectifs et l'avance américaine devait s'effectuer dans le Morbihan sans rencontrer d'opposition sérieuse. Fin juillet, l'Allemand avait déjà l'âme d'un vaincu.

Les bataillons F.F.I. se sont couverts de gloire dans tous les départements. Bien des noms resteront à jamais gravés dans nos mémoires : Saint-Bily, Bolségalo, Kervernen, Kerusten, Baud, Lanoë, Sainte-Anne-d'Auray et tant d'autres.

Des unités du Morbihan sont intervenues hors du département : 1^{er} et 2^e bataillons à Nantes ; 11^e bataillon à Paimpol.

Le 2 août, le Général Patton adresse par l'intermédiaire du Lieutenant-Colonel Bourgoïn un message de félicitations aux F.F.I. du Morbihan. Ce message devait se concrétiser quelques jours plus tard par la citation suivante décernée par le Haut Commandement américain.

« Le commandant en chef a le plaisir de vous remettre la médaille de l'Etoile de Bronze, pour honorer vos services et vos exploits distingués et méritoires dans le combat actuel, et remercier votre unité de l'appui direct qu'elle a donné à la 4^e Division blindée pendant les opérations de combat. Sans votre aide, les opérations de cette division n'auraient pas progressé d'une façon aussi satisfaisante dans un aussi bref délai... Les F.F.I. sous le commandement du Colonel Morice, en compagnies séparées, harcelaient constamment l'ennemi, rompaient ses communications, gardaient les routes nationales et les ponts, et réduisaient les poches de résistance ennemies. Les exploits des F.F.I. étaient accomplis aux grands risques personnels de chaque homme, puisque chacun avait la perspective d'une mort certaine, s'il était capturé par l'ennemi. Département du Morbihan. France, du 6 juin 1944 au 13 août 1944. »

Il convient de souligner que c'était la première « Bronze Star » remise sur le sol de France à des combattants français.

Le 3 août, les Forces Françaises de l'Intérieur du Morbihan, en liaison avec les Forces américaines, sont avisées de la percée d'Avranches et attendent la jonction. Elles ont regroupé leurs effectifs selon l'ordre qui leur a été prescrit.

12 bataillons sont prêts à entrer en action. Ils sont répartis dans l'ensemble du département :

1 ^{er}	bataillon :	Commandant	Hervé, Vannes.
2 ^e	—	—	Le Garrec, Auray.
3 ^e	—	—	Robo, Pontivy.
4 ^e	—	—	Rucard, Locminé.
5 ^e	—	—	Jacques, Baud.
6 ^e	—	—	Chalmé, Plouay.
7 ^e	—	—	Muller, Lorient.
8 ^e	—	—	Caro, Ploërmel.
9 ^e	—	—	Le Gouvello, Rochefort.
10 ^e	—	—	Le Coutaller, Guémené.
11 ^e	—	—	Icard, Guémené-Gourin.
12 ^e	—	—	de la Morlais, La Trinité.

Les effectifs totaux dépassent 12.000 hommes, les chefs de bataillon ont reçu l'ordre de gêner tous les mouvements ennemis sur les itinéraires. Le 1^{er} bataillon a reçu l'ordre d'encercler Vannes et de s'opposer à toute tentative de destruction ; le 2^e bataillon a reçu une mission analogue.

Les Forces américaines sont signalées dans la région de Rennes.

Le 4 août 1944, les Allemands commencent leurs destructions systématiques. Le repli s'accroît.

Le 6 août, les premières troupes américaines arrivent dans le Morbihan. Immédiatement, les maquisards prennent contact avec les blindés américains, ils en constituent l'infanterie, et attaquent les troupes allemandes partout où elles se trouvent hors des itinéraires des blindés. Vannes, Pontivy, Ploërmel, sont libérées, l'ennemi est rabattu sur la côte, aucune infiltration sérieuse au travers de la ligne centrale malgré une tentative sur Vannes dans la matinée du 5.

Le 6 août, l'ennemi procède à une nouvelle tentative sur Vannes. Le premier bataillon F.F.I. contient la poussée ennemie plusieurs heures sur la route d'Auray. En fin de matinée, l'ennemi est écrasé par les chars américains arrivés en renfort.

Le 7 août, la zone littorale, entre les mains des Forces Françaises de l'Intérieur, s'étend de Muzillac à Auray, puis à Hennebont. Hennebont est bombardée et incendiée par les Allemands.

La tentative d'attaque brusquée sur Lorient par la 4^e D.B. américaine échoue.

Le commandement américain envisage une attaque en force sur Lorient, plus tard il demande au Lieutenant-Colonel Morice d'assurer le siège de Lorient en attendant l'arrivée des renforts.

En une semaine, du 4 au 11 août 1944, les 25^e et 74^e Corps d'armée en Bretagne et 2 des 4 divisions stationnées en Bretagne, et 2 divisions venant de Normandie sont détruits ou encerclés. Le 12 août, il n'existe plus, à part les places fortes de Lorient, de Brest et de Saint-Nazaire, que quelques points d'appui sur les côtes qui seront vite réduits. Une division blindée américaine et 30.000 maquisards bretons ont fait en une semaine 60.000 prisonniers.

La fuite éperdue sur tous les itinéraires dans un invraisemblable désordre de ces bêtes traquées qui, deux mois auparavant, se prétendaient l'invincible Wehrmacht, fut peut-être pour les maquisards bretons la plus grande joie de leur vie.

Au cours des combats de la Libération, près de 2.000 Allemands furent tués et près de 6.000 faits prisonniers par les F.F.I. du Morbihan.

Cette période de « libération du Morbihan » fut une période de transition entre la vie du maquis et l'emploi militaire des bataillons F.F.I. tel qu'il fut réalisé par la suite.

LA GUERRE DE SIEGE

Les unités F.F.I. constituent un cordon continu de Carnac à Quimperlé.

Sur la Vilaine, les Allemands ne tiennent que la tête de pont d'Arzal et de Marzan.

A l'intérieur du département, le morcellement, la dispersion, puis la capture de groupes ennemis continuent. Après la guerre d'embuscade, la guerre de mouvement, c'est la guerre de siège qui attend les maquisards bretons.

Les Allemands se sont retranchés dans leurs forteresses de Brest, Lorient et Saint-Nazaire, couverts par de puissants bétons et de nombreux travaux.

L'armée américaine libère Brest le 15 septembre avec l'aide des F.F.I., mais ses pertes ont été lourdes et elle abandonne toute idée d'attaque en force des autres places. Les F.F.I. du Morbihan feront donc le siège de Lorient.

C'est dans le Morbihan que les bataillons du maquis, tout en tenant l'ennemi bloqué dans ses repaires, se transformeront progressivement en une troupe régulière homogène : la 19^e D.I., la division bretonne.

Les mois d'automne 1944 furent pénibles tant par le climat rude pour des troupes sans équipement, que par les attaques fréquentes de l'ennemi qui cherche à desserrer l'étreinte sinon à la briser.

Fin octobre 1944, le Général de Larminat a pris le commandement des Forces Françaises de l'Ouest et les unités F.F.I. du Morbihan ont été intégrées en bloc avec leurs cadres dans la 19^e D.I. et les F.F.N.B. sous les ordres du Général Borgnis-Desbordes.

Le Lieutenant-Colonel Morice, commandant les Forces Françaises de l'Intérieur du Morbihan, était adjoint au Général Borgnis-Desbordes au titre opérations.

Dans son ordre général n° 19, le Général Borgnis-Desbordes a ainsi résumé l'action des F.F.I. du Morbihan dans les combats de la libération :

« Du 6 juin 1944, 12.000 Morbihannais ont, pendant deux mois, harcelé nuit et jour l'ennemi, empêché toute circulation tant sur les routes que sur les voies ferrées. Fréquemment attaqués, le plus souvent avec des forces supérieures, ils ont eu des pertes cruelles, mais ces pertes furent payées beaucoup plus cher par l'envahisseur qui, chaque jour, se voyait de plus en plus traqué et démoralisé.

« Passant au début d'août 1944 à l'action directe, dès l'approche des deux colonnes américaines qui ont traversé le Morbihan, ils ont engagé le combat dans tout le département contre l'Allemand qui, en huit jours, fut rejeté dans Lorient, d'une part, et sur la Vilaine, d'autre part...

« Jusqu'en fin octobre (date de la prise de commandement du général Borgnis-Desbordes), les F.F.I. du front de Lorient et de la Vilaine ont repoussé toutes les tentatives de sortie faites par l'ennemi pour améliorer sa position... »

D'autre part, nous donnons ci-dessous un extrait de l'avant-propos de l'étude présentée au Général de Larminat sur les Forces Françaises de l'Ouest.

Le Commandant de la 19^e D.I. a trouvé engagée contre l'ennemi sur les fronts de Lorient et de la Vilaine la majorité des cadres et des hommes qui ont composé la 19^e D. I.

Les combattants F.F.I. des fronts de Lorient et de la Vilaine appartenaient à 18 bataillons différents : 12 bataillons du Morbihan* ; 4 bataillons des Côtes-du-Nord ; 2 bataillons du Finistère.

L'élément principal et l'encadrement supérieur appartenant aux F.F.I. du Morbihan.

A peine née, la 19^e division fut ainsi la première engagée des divisions métropolitaines. Après les combats inégaux du maquis, les guérillas de partisans, les F.F.I. endivisionnés poursuivirent la lutte, une lutte incessante jusqu'au 8 mai 1945, infligeant à l'ennemi de lourdes pertes sur les poches de Lorient et de Saint-Nazaire. C'est ce qui permit d'obtenir, le 8 mai 1945, une capitulation sans conditions de la place forte de Lorient.

Le 10 mai, à Caudan, le Général allemand Fahrenbacher, au cours d'une cérémonie solennelle, remettait ses armes au Général Kramer, commandant la 66^e D.I. américaine, aux côtés duquel se trouvaient le Général Borgnis-Desbordes et le Colonel Morice, ex-commandant des F.F.I. du Morbihan. La 19^e D.I. prenait en charge ce jour-là 24.500 prisonniers dont deux généraux et un amiral.

Hélas ! cette belle division de volontaires, d'une cohésion parfaite, animée d'un ardent patriotisme et d'un enthousiasme vigoureux, auxquels rendirent plusieurs fois hommage les Généraux Koenig et de Larminat, ainsi que le Haut Commandement américain, devait être dissoute le 1^{er} février 1946 après avoir obtenu que ses drapeau et étendard flottent sur les rives du Danube et du Neckar, sur le sol allemand qu'elle a foulé en vainqueur.

Le ministre de la Guerre, s'adressant au Général Borgnis-Desbordes, a rendu en ces termes à cette unité un éclatant hommage :

« Au moment où va être dissoute votre 19^e D.I., cette unité d'élite issue de la Résistance à laquelle vous avez su inspirer le véritable sens de la discipline, tout en lui conservant le caractère enthousiaste et passionné de ses origines, je veux vous adresser au nom de la France, à vous, à vos officiers et à vos soldats mes adieux les plus affectueux. »

Le département du Morbihan a démontré que les Forces Françaises de l'Intérieur, avec des moyens strictement F.F.I. et des cadres F.F.I., pouvaient jouer un rôle militaire considérable et se transformer en véritable unité de combat.

Les Forces Françaises de l'Intérieur du Morbihan n'ont pas voulu jouer un rôle politique, mais elles ont poursuivi jusqu'à la victoire finale leur but qui était strictement militaire.

Descendants des soldats de Duguesclin et des Chouans de 93, les F.F.I. du Morbihan se sont montrés dignes de leurs ancêtres et n'ont pas déçu l'espoir qu'avait formé en les appelant au combat leur chef, le Général de Gaulle.